Document généré le 18 juil. 2025 10:51

XYZ. La revue de la nouvelle

Les coloris de Marcelle

Marcel Lambert

Numéro 69, printemps 2002

Des récits impudiques

URI : https://id.erudit.org/iderudit/3984ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)
1923-0907 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Lambert, M. (2002). Les coloris de Marcelle. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (69), 84–89.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2002

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Les coloris de Marcelle

Marcel Lambert

À Marcelle Labadie

L'un des agréments de mes moments libres réside dans ces visites que je fais à Marcelle dans le grand salon de son appartement. Quel bonheur pour moi de retrouver cette belle grand-mère de quatre-vingt-quatre ans et de parler, à bâtons rompus, de sujets qui nous intéressent malgré toutes les années qui nous séparent. Cette conversation spontanée et toujours animée, nous avons pris l'habitude de la faire précéder d'un échange sur un thème dont nous avons convenu d'avance. Chacun de nous parle durant le temps qui lui est réservé et jamais le thème ne s'épuise tant nous avons à dire. Ce jour-là, nous devions aborder le vaste champ des couleurs : celles de la terre, des cieux, du cœur.

Marcelle m'avait plusieurs fois raconté sa vie à travers ses souvenirs, ses anecdotes, ses évocations. Alors que je marchais vers sa demeure paisible, je pensai à cette femme que j'aime, je songeai à cette belle trame de vie, à tous ces petits gestes, à ces nombreuses péripéties, à ces découvertes du monde qu'elle parcourait jadis avec son mari. Et quel dévouement tout au long de cette vie consacrée aux autres et guidée par l'oubli de soi. Jamais je ne l'ai vue trop coquette mais toujours elle s'est montrée capable d'espièglerie sans malice.

Je me dis que c'était à mon tour de lui réserver une diablerie dont j'étais sûr qu'elle saurait bien rire. Qui plus est, cela stimulerait son imagination autant que la mienne, et Dieu sait que j'en avais besoin. Je lui parlerais des couleurs comme nous nous l'étions promis, mais je ne nommerais aucune d'elles.

Ce serait donc Marcelle elle-même qui colorerait mon récit (ou plutôt mes brèves évocations) en faisant appel aux trésors enfouis dans sa mémoire.

Vous souvenez-vous, Marcelle, lui demandai-je ce jour-là, de votre séjour chez les Ursulines, des robes des communiantes qui

descendaient les escaliers entre les murs centenaires et les rampes usées, du visage radieux des enfants que l'évêque accueillait dans une chapelle inondée de lumière, des silhouettes sombres qui tranchaient sur l'autel couvert de vases sacrés ? Vous souvenez-vous du ciel presque entrouvert par les toitures oxydées de la vieille ville, alors que vos parents vous entraînaient par la main, sous le feuillage renaissant de la place d'Armes ?

Vous m'avez raconté aussi ce jour de grand bonheur passé sur un quai dans l'attente de votre époux, Gabriel. Enfin, un bateau vint, chargé de toutes les sombres nuances d'une triste guerre relevées par les rires inquiets, les fanions et les drapeaux. Vous étiez là, dans la foule. Aux saluts de ces braves, elle répondait en agitant des mouchoirs de toutes les couleurs, comme pour faire fi de ces temps moroses. Un peu plus tard, ce fut la traversée sur le *Franconia* de la Cunard qui vous emmenait avec ce même époux vers Southampton, puis vint le passage en France où vous alliez connaître les couleurs, les odeurs, les sensations que peut-être jadis avaient perçues vos aïeux. Et la Flandres, toute proche, allait par la brique, le stuc, la pierre et les paysages brumeux quasi unicolores, et les tulipes à profusion, et les dentelles délicates, et les voilures rapiécées, vous rappeler ces toiles ou ces images qui vous avaient fait rêver.

À peine plus tard, la naissance, à l'hôpital, de votre premier bébé vous a permis de vous extasier devant les couleurs de la vie toute neuve. Et les sarraus, les stéthoscopes, les habits des religieuses, les aciers inoxydables, les granits, les *terrazzos* cirés, les meubles émaillés, les boiseries sévères, les murs aux couleurs apaisantes, tout cela aura ponctué ce passage de la vie. À cette époque, il fallait presque une chambre d'enfant pour se permettre un peu de fantaisie dans la décoration. Vous vous en serez donné à cœur joie au moment où l'on redécouvrait les tons pastel et les papiers peints aux dessins enfantins.

Puis, bientôt, vint le temps de construire une demeure plus vaste, prête à accueillir la famille nombreuse qui s'annonçait dans la joie et l'espérance. Vaste terrain, quartier paisible, plans ambitieux, jardin florissant déjà et exhalant même ses vives senteurs

de menthe allaient recevoir pierre, ciment, bois, brique, verre, céramique. Un souffle d'amour donnerait à ces matériaux leur forme accueillante, chaleureuse. Les grands chênes épargnés par les pelles gourmandes allaient envelopper dans un précieux écrin ce foyer naissant où l'on verrait bientôt s'ébattre trois garçons et quatre filles aux joyeux accents.

Jouets multicolores, étoiles décorant les marges de cahiers d'écoliers, processions de la Fête-Dieu suivies par les défilés de la Saint-Jean, couleurs des équipes de hockey, teintes délicates des écoles de ballet, telles ont été les palettes de l'enfance, les tons de la croissance, les teintes d'une vie familiale chargée d'affection et d'ouverture sur le monde. Parfois, une éraflure sertie dans les vilaines couleurs d'une peau meurtrie ; d'autres jours, une tristesse de l'âme affectant la sérénité d'un visage d'enfant ; ailleurs, un doigt déformé par un premier coup de marteau malhabile ; ou drame bénin de petits nez dégoulinant sous un froid hivernal : toujours, vous saviez intervenir pour peindre à neuf le tableau des joies enfantines.

Je n'ai pas oublié ces dimanches où vous flâniez au marché Atwater. Tout près du canal Lachine où passaient des navires crachant la suie, vous aviez une vue imprenable sur le centre-ville et la montagne. Déambulant d'un étal à l'autre, vous admiriez les fruits et légumes venus des environs ou de contrées lointaines. Vous reconnaissiez, à leurs odeurs, les herbes et les épices, des plus communes aux plus exotiques. Les plats odorants préparés par les paysannes vous donnaient un congé dominical dont l'un des plaisirs consistait à remplir le coffre de la voiture des provisions pour la semaine. Gabriel plongeait dans la glace ces victuailles et vous accompagnait lors d'une promenade pédestre dans la rue Sherbrooke, où les parfums des fleurs se mêlaient aux fumets des restaurants et aux gaz des voitures.

Que de visites avez-vous faites à cette galerie de la célèbre rue. Consacrée à l'art d'ici, elle n'attirait pas encore les foules et le loisir vous était donné d'y admirer à votre guise des toiles que les connaisseurs s'arrachent aujourd'hui. C'est là que vous ont conquise les arbres de Marc-Aurèle Fortin dont vous admiriez

l'épaisseur des feuillages et la transparence des ombres. C'est dans ce lieu encombré que vous fûtes ravie par les paysages charlevoisiens de Clarence Gagnon, dont les détails lumineux contrastaient avec les teintes sombres d'Horatio Walker. Et que dire de la nature québécoise vue à travers le prisme éclatant de Léo Ayotte ?

Vous ne me pardonneriez peut-être pas de passer sous silence cette exploration de la banquise avec Gabriel ; cet émerveillement devant la planète nordique qui réclame que l'on reconnaisse ses propres couleurs primaires : ciel, glace, océan. Ces tons uniques, tachetés par les phoques, les pingouins et les anoraks des hommes, ramènent aussi les souvenirs d'odeurs : celles de la poudrerie rageuse, celles de la chair déchirée par la griffe de l'ours affamé, celles du poisson, celle du pétrole des motoneiges.

De tous les autres voyages qui vous transportèrent autour du globe, je ne voudrais vous rappeler, aujourd'hui, que cette découverte voluptueuse du Maroc. Combien n'avez-vous pas admiré la parade hésitante des chameaux ; les dattiers qu'on découvre du haut des pentes neigeuses ; les dunes ondulantes sans cesse redessinées par le souffle du désert, le soleil partout intense ; les burnous et les falzars parfois ornés de falbalas ; les marabouts en extase mystique ; la ville agitée, bruyante, ordonnée selon un code enfoui dans les ruelles de la médina ; les marchands de denrées, de cuivre, d'étains, de bois précieux, d'épices rares, de maroquinerie délicate ! Que d'odeurs de safran qui traversaient les fumées des narguilés n'avez-vous pas humées ! Et la chaleur, qui semble vitrifier les tableaux les plus coutumiers comme les décors les plus enchanteurs, ne vous a pas empêchée de contempler ces visages à peine découverts ou franchement exposés aux regards du voyageur et gardant toujours une part de mystère héritée de tant d'invasions passées, de tant de mélanges de mœurs et de cultures. Les contrastes de cette contrée inoubliable ne se résument-ils pas dans le souk des teinturiers de Marrakech où vous vous étiez attardée plus longtemps qu'ailleurs afin d'admirer les transformations magiques et colorées qu'on y observe ?

N'est-il pas vrai, ma chère Marcelle, que l'une des grandes aventures de votre vie consista à vous unir à ces deux sœurs cadettes pour exploiter le Kiosque triangulaire fréquenté par tant de gens de goût ? Ce kiosque, contigu à un parc, on le contournait aisément et il présentait trois façades ouvertes par des vitrines généreuses qui laissaient voir nouveaux étalages et labeur quotidien : librairie, comptoir de tissus, atelier d'aquarelle habitaient ces murs de bois émaillés aux tons du jour. Les trois commerces communiquaient entre eux par le centre grâce à une salle circulaire où Germaine, Cécile et vous orchestriez la conduite de vos affaires.

L'intellectuelle des trois sœurs les mieux connues de la ville, Germaine, garnissait les rayons de sa librairie des livres les plus avant-gardistes. Elle ne craignait ni les maisons d'édition à peine fondées, ni les auteurs presque inconnus, ni les œuvres qui s'éloignaient des canons bien établis. À cette époque, on pouvait presque deviner le genre des livres par la couleur de leurs couvertures, et l'allure un peu sévère des ouvrages sérieux s'estompait sous les couleurs éclatantes des bandes dessinées.

Cécile aimait autant les tissus fabriqués du lin des campagnes voisines que ceux importés des régions aux longues traditions, et les imprimés venant de tant de pays donnaient des leçons d'histoire ou un avant-goût de cultures exotiques. Jerseys, batistes, gabardines, calicots, cachemires se retrouvaient dans les vêtements des promeneurs alors que brocarts, taffetas, popelines et satins embellissaient les femmes dont les époux généreux n'hésitaient pas à exprimer leurs préférences alors qu'ils gardaient pour eux les plus beaux tweeds.

Et pour vous, Marcelle, sanguine, fusain, graphite n'avaient aucun secret lorsque des gens de toutes conditions posaient chez vous pour un portrait, qu'il restât simple souvenir ou qu'il devînt officiel en quelque salle de conseil d'administration ou en quelque parloir de maison d'enseignement. Mais votre activité la plus épanouissante alors restait encore et toujours ce miraculeux mariage des pigments, de l'eau et du papier qui donnait une marine, une nature morte ou un paysage témoin de vos voyages ou

de votre enfance. Ces aquarelles, on se les arrachait et, les beaux jours d'été, on les voyait exposées aux abords du parc qu'on fréquentait plus à ce moment-là, disait-on.

Je vous avoue, ma chère Marcelle, que je me sens un peu bavard (au moment où je dis ces mots, je la vis sourire), ce doit être l'enthousiasme qui m'emporte, mais je ne manquerai pas d'ajouter qu'il y a quelques mois, au mont Tremblant, au bord d'un lac serti dans un anneau de rochers tapissés de conifères, d'érables, de hêtres et d'autres feuillus, la fête familiale réunissait tous ceux que vous aimez. Tout près d'un village qu'on aurait dit sorti d'une boîte de pastel, les petits-enfants se retrouvaient dans un même jeu sur le flanc d'une montagne aux couleurs automnales. Et, comme vous le disiez, toutes les générations fêtaient votre automne à vous, dans la joie que font naître les retrouvailles, l'amour gratuit et les promesses de se revoir encore. C'est ici, Marcelle, que je vous souhaite un très, très long été indien.

□

Je ne dépassai pas le temps que nous nous allouions pour cette partie de notre rencontre. J'appréciais le silence. Je portai de nouveau mon regard sur Marcelle. Son visage paisible se teintait de jolies couleurs. Tout au long de mes évocations, j'avais cru déceler dans ce visage un kaléidoscope d'émotions. Je fus bientôt certain d'y voir l'auréole du bonheur.